

La sociologie cognitive

La sociologie cognitive

*Sous la direction de
Laurence Kaufmann et Fabrice Clément*

Éditions Ophrys
Éditions de la Maison des sciences de l'homme

Cogniprisme

Collection dirigée par Catherine Fuchs

Cette collection propose un panorama des différentes disciplines (en particulier en sciences humaines et sociales) engagées dans l'étude de la « cognition », en donnant au lecteur les repères essentiels lui permettant de comprendre le développement récent de ce nouveau champ du savoir, appelé à renouveler en profondeur nos connaissances sur le fonctionnement de l'esprit et du cerveau.

Chaque ouvrage est consacré à l'état de l'art dans l'une des disciplines concernées ; dirigé par un spécialiste du domaine, il rassemble des contributions majeures éclairant l'émergence historique des problématiques cognitives dans la discipline, les enjeux théoriques (controverses et ruptures induites par ce tournant épistémologique) et les interactions avec les autres secteurs scientifiques.

Rédigés de façon claire et accessible, dénués de toute technicité superflue, les ouvrages de cette collection sont susceptibles de constituer des manuels de référence pour des non-spécialistes (chercheurs, enseignants et étudiants) intéressés par les sciences cognitives.

Déjà parus

L'éthologie cognitive, 2004 ; *La linguistique cognitive*, 2004 ;

La philosophie cognitive, 2004 ; *Économie et cognition*, 2008

Informatique et sciences cognitives : influences ou confluence ?, 2011 ???

L'archéologie cognitive, 2011 ???

Membres du comité éditorial

François Clarac, Catherine Fuchs,

Roland Jouvent, Daniel Kayser, Jean-Luc Lory

Suivi d'édition

Nathalie Fourier

Relectures :

Nathalie Fourier et ????

© 2011, Éditions de la Maison des sciences de l'homme

© 2011, Éditions Ophrys

ISBN MSH : 978-2-7351-1327-9

ISBN Ophrys : 978-2-7080-???-?

Sommaire

Laurence KAUFMANN et Fabrice CLÉMENT

L'esprit des sociétés. Bilan et perspectives en sociologie cognitive

I.

Les approches cognitives du social

Raymond Boudon

La théorie générale de la rationalité, base de la sociologie cognitive

Gérald Bronner

Invariants mentaux et variables sociales

Fabrice Clément

L'esprit de la sociologie.

Les sociologues et le fonctionnement de l'esprit humain

II.

Les approches sociales de l'esprit

Bernard Lahire

*Les cadres sociaux de la cognition :
socialisation, schèmes cognitifs et langage*

Asia Friedman

La perception : une approche en sociologie cognitive

Bernard Conein

Sociologie cognitive de la reconnaissance.

Référence aux personnes et classification

Louis Quéré

L'erreur dans la cognition sociale

Cyril Lemieux

Jugements en action, actions en jugement.

Ce que la sociologie des épreuves peut apporter à l'étude de la cognition

III.

Les approches de la cognition sociale

Christopher Heintz

Les fondements psychiques et sociaux de la cognition distribuée

Patrick Pharo

Réalisme cognitif et dépendance pratique

Aaron Cicourel

Processus cognitivo-affectifs, interactions et structure sociale

Ouvertures

Fabrice Clément et Laurence Kaufmann

Ouvertures. Vers une sociologie cognitive « intégrative »

L'esprit des sociétés. Bilan et perspectives en sociologie cognitive

Laurence Kaufmann et Fabrice Clément

Introduction : deux conceptions de l'esprit

Le développement des sciences cognitives a d'ores et déjà contribué à revivifier un grand nombre de disciplines des sciences humaines, notamment la linguistique, la psychologie, l'éthologie, l'anthropologie ou encore la philosophie. La sociologie, quant à elle, est restée longtemps en retrait par rapport aux approches cognitives qui mettent, par définition, le fonctionnement de l'esprit au centre de leurs dispositifs explicatifs. Un tel retrait est dû pour une part à l'histoire institutionnelle et aux structures propres au monde académique et scientifique, qui rendent certains rapprochements disciplinaires difficiles, voire périlleux. Mais il est surtout dû aux postulats ontologiques et aux présupposés épistémologiques qui paraissent séparer de manière irrémédiable les sciences sociales et les sciences cognitives. Si les sciences sociales et les sciences cognitives ne parviennent guère à s'entendre, c'est qu'elles prétendent toutes deux au statut de *Sciences de l'Esprit* (*Geisteswissenschaften*), tout en associant à ce dernier des tonalités sémantiques différentes, voire opposées.

L'esprit des sciences sociales, depuis Dilthey, se caractérise en effet par une ontologie historique; il renvoie à l'ensemble des significations partagées que seule la posture interprétative propre à la méthode herméneutique est susceptible de reconstituer (Dilthey [1883] 1992)¹.

1. Précisons, cependant, avec Sylvie Mesure, que Dilthey, contrairement à la tradition qu'il a contribué à mettre en place, n'a jamais récusé l'importance des

Dans un tel cadre de pensée, la cognition perd toute spécificité et toute pesanteur propre : elle est prise dans un processus « top-down » qui réduit l'esprit individuel à une construction sociale et le processus de compréhension à la maîtrise des significations et des règles culturelles préétablies. *L'esprit des sciences cognitives*, par contraste, renvoie aux méca-nismes universels de détection et de traitement de l'information que les individus ou plutôt les organismes utilisent pour s'adapter à leur environnement. Une telle démarche tend à privilégier une ontologie de type matérialiste, circonscrite par les frontières des cerveaux individués et régie par des relations causales. Dans un tel cadre, c'est la société qui tend à perdre toute pesanteur : elle se trouve prise dans une relation causale « bottom-up », les facultés innées propres à l'esprit étant à l'origine des évocations interprétatives par lesquelles se définirait la culture.

De prime abord, ces deux conceptions de l'esprit, l'une affirmant la détermination de la culture par un appareil cognitif considéré comme universel et naturel, l'autre la détermination des catégories de l'entendement par des systèmes culturels historiques et contingents, semblent totalement incompatibles. Alors que les sciences cognitives traitent de « l'esprit subjectif » des personnes particulières comme s'il était un « en soi » manipulant en son for intérieur des « denrées mentales », les sciences sociales, elles, s'intéressent à « l'esprit objectif des institutions » et à l'ensemble des significations communes qui ne sont pas dans la tête mais « au dehors », dans les habitudes d'action, les règles impersonnelles et « les échanges entre les personnes » (Descombes 1996). Ces vues de l'esprit semblent également incompatibles du point de vue *ontologique*. Si tant est que l'on définisse l'ontologie comme l'étude des entités basiques qui existent dans le monde réel, au-delà des apparences illusoire et des connaissances erronées qui peuvent rendre provisoirement leur accès impraticable (Van Inwagen 1998), « l'esprit des sciences sociales » ne peut guère se prêter à une enquête ontologique. Il est sous-tendu, en effet, par une forme de constructivisme qui postule que les phénomènes descriptibles dans le monde, qu'ils soient réputés sociaux

faits de nature. Pour lui, la culture relève à *la fois* de la matière et du monde de l'esprit de sorte que les « effets de sens » cohabitent nécessairement avec les « effets de cause ».

ou naturels, n'existent pas antérieurement et extérieurement au travail social circonstancié de catégorisation et d'objectivation dont ils font l'objet (De Fornel et Lemieux 2007). La force inconditionnelle que le constructivisme attribue ainsi aux faits linguistiques et aux pratiques ordinaires tend à résorber la question même de la vérité et de la réalité et, par là même, de désamorcer toute investigation ontologique et épistémologique. Le naturalisme se situe à l'opposé de cette approche « dé-référentialiste » et nominaliste de la réalité : il se préoccupe précisément de la réalité des choses dont l'existence est indépendante des savoirs, des catégorisations et des discours que les sujets humains sont susceptibles d'entretenir à leur égard.

C'est une telle incompatibilité épistémologique et ontologique que le nouveau dialogue entre la sociologie et les sciences cognitives permet d'amender, de contester, ou au contraire de justifier (Boudon *et alii* 1997 ; Borzeix *et alii* 1998 ; Caillé *et alii* 2001 ; Cerulo 2002 ; Ramognino et Vergès 2005 ; De Fornel et Lemieux 2007). Un tel dialogue est prometteur. Il permet en effet aux sciences sociales d'ouvrir la « boîte noire » de la socialisation et de spécifier les processus cognitifs (la catégorisation, l'imagination, la mémoire, l'attention ou la perception) par lesquels la société et la culture *viennent à l'esprit*. Il permet également de révoquer certaines visions sociologiques *a priori*, notamment celle de l'esprit comme un « container » vide et informe, prêt à accueillir sans réserve une multitude de « contenus » sociaux et culturels arbitraires. Or, une vision de ce type, aussi répandue soit-elle, est totalement irréaliste, tant du point de vue phylogénétique que du point de vue ontogénétique, quant à « la nature du mental » (Turner 2007 ; Bergesen 2004). Bien entendu, un tel dialogue n'est pas seulement bénéfique pour les sciences sociales. Il oblige également les sciences cognitives à remettre en question les postulats individualistes et réductionnistes qui sont généralement les siens et dont une approche naturaliste pourrait, tout compte fait, fort bien se passer. En effet, l'exploration des procédures cognitives qui permettent aux individus de faire sens du monde qui les entoure n'implique pas nécessairement la *réduction* des faits sociaux et culturels à des faits mentaux ou cérébraux. Au contraire, on y reviendra, les travaux en psychologie évolutionniste

et en psychologie du développement qui mettent en évidence la nature fondamentalement *sociale* de notre cerveau plaident plutôt en faveur de l'existence « dans le monde » de faits sociaux irréductibles qui apparaîtraient naturellement, aux yeux des êtres sociaux évolués, « comme des choses » (Kaufmann et Clément 2007a). La sélection naturelle pourrait ainsi avoir favorisé des capacités cognitives dont le fonctionnement spontanément « holiste » et « réaliste » à l'égard des faits sociaux n'est guère compatible avec les modèles individualisants et mentalistes de traitement de l'information que tendent à privilégier actuellement les sciences cognitives.

L'esprit dans les sciences sociales

Le dialogue entre sciences sociales et sciences cognitives, s'il retrouve actuellement un nouvel essor, n'est pas complètement inédit. Après tout, les sciences sociales ont toujours mis au centre de leur système les processus cognitifs qui permettent aux agents sociaux de produire et de reproduire le monde social. Pour sacrifier à la tradition sociologique, qui consiste à invoquer avec déférence la parole des « ancêtres », rappelons ici que les pères fondateurs de la sociologie étaient loin d'être insensibles à la problématique des modalités psychologiques qui sous-tendent l'existence des phénomènes sociaux. Ainsi, pour Max Weber ([1956] 1995), les faits sociaux ne peuvent orienter les comportements individuels que s'ils revêtent la forme représentationnelle des *raisons d'agir*, qui permettent ainsi de combler « de l'intérieur » le fossé entre l'esprit et la société. Vilfredo Pareto (1968), de son côté, recherchait la logique du social du côté des « résidus psychologiques » qui constituent, selon lui, les structures latentes de l'action sociale. Si l'on suit Gabriel Tarde ([1890] 1993), c'est la propagation, la multiplication et la répétition des deux « quantités psychologiques » essentielles, le désir et la croyance, qui sont au fondement des grandes « quantités sociales ». Pour Émile Durkheim ([1894] 1988), les faits sociaux sont bien « psychiques en quelque manière puisqu'ils consistent tous en des façons de penser ou d'agir ». Selon Pierre Bourdieu (1992), enfin, la maintenance de la structure sociale repose sur le travail impensé, pratique,

des schèmes dispositionnels de perception, d'appréciation et d'action qui définissent « l'habitus » et qui traduisent, au niveau des structures mentales, les nécessités du monde social.

On le voit, toute démarche sociologique s'appuie nécessairement sur une conception plus ou moins implicite de l'esprit humain, qui va de la passivité inconsciente du « patient » social qui est « agi » par les structures sociales à la réflexivité de « l'acteur rationnel » qui se joue des contraintes de son milieu, en passant par la « compétence de membre » qui permet aux agents ordinaires de s'ajuster de manière appropriée aux cours d'action. Sous cet angle, toute sociologie pourrait être qualifiée de *cognitive*, puisqu'elle fait nécessairement appel à des processus de raisonnement, de catégorisation et de représentation (Lizardo 2004). Mais ce n'est que rarement que l'expression même de « sociologie cognitive » a été revendiquée, à partir notamment des années 1970, par des auteurs tels qu'Aaron Cicourel, Eviatar Zerubavel, et Raymond Boudon².

Ainsi pour Cicourel (1974), l'objet de la sociologie cognitive est l'analyse des ressources de sens commun, notamment les catégorisations, les typifications et les structures normatives de pertinence, qui permettent aux membres compétents d'une communauté de pratiques et de langage de s'ajuster de manière appropriée aux diverses situations qu'ils rencontrent. Cette approche, inspirée de la phénoménologie sociale de Schütz, se donne pour objet l'organisation cognitive des attentes réciproques et des schèmes communs de référence qui permettent, en situation, de ramener de « l'inconnu à du connu » et de conférer des valeurs de généralité à des cas particuliers. La sociologie cognitive que préconise Raymond Boudon (1979), elle, s'inscrit plutôt dans le sillage de l'individualisme méthodologique d'inspiration webérienne : sa tâche principale consiste à expliquer des phénomènes sociaux de haut niveau, y compris ceux qui sont taxés d'irrationnels (croyances collectives, idéologie, comportement de masse, etc.), en les rapportant à des raisons et

2. Tous ces auteurs sont présents dans ce volume, que ce soit de manière directe (Cicourel et Boudon) ou indirecte (Zerubavel, représenté ici par Asia Friedman).

à des actions individuelles³. Enfin, la sociologie cognitive que propose Eviatar Zerubavel (1979), inspirée des travaux de Goffman, porte sur la « socialisation optique » qui permet aux individus de voir le monde qui les entoure de manière conventionnelle, de diriger leur attention sur certains phénomènes au détriment d'autres, bref d'organiser leur perception et leur mémorisation de manière à éviter une « excommunication » aussi bien cognitive que sociale.

Étonnamment, les divers questionnements ainsi regroupés sous la bannière quelque peu flottante de la « sociologie cognitive » n'ont jamais croisé ceux, pourtant extrêmement proches, que se sont également posés des disciplines voisines, notamment *l'anthropologie cognitive* et *la psychologie culturelle*. Pour simplifier, ces deux disciplines reposent sur des intuitions apparemment irréconciliables quant au poids causal respectif à accorder aux facteurs sociaux et aux facteurs cognitifs dans la constitution de l'esprit. Ainsi, les anthropologues inspirés par les sciences cognitives visent à montrer en quoi les formes sociales (parentés, alliances) et culturelles (taxonomies, mythes) sont contraintes par la manière dont l'esprit traite universellement l'information (Atran 1990; Berlin et Kay 1969; Boyer 1994; D'Andrade 1981; Sperber 1985; Wallace 1961). Inversement, les tenants de la psychologie culturelle, largement inspirés par les travaux de Vygotsky ([1930] 1986), remettent en cause l'existence de structures psychiques universelles (cf., par exemple, Shweder et Sullivan 1993): selon eux, toutes les fonctions psychologiques s'enracinent dans des contextes culturels et historiques bien particuliers (Bruner 1991; Cole et Wertsch 1996; Lave et Wenger 1991; Rogoff 2003). Pour la psychologie culturelle, l'esprit s'étudie en quelque sorte « de l'extérieur », rejoignant ainsi un des préceptes clés de la sociologie lorsque cette dernière se donne pour objectif la détermination des « lois de l'idéation collective » (Durkheim [1924] 1996).

3. En un sens, la démarche de Boudon peut être conçue comme une tentative d'étendre à des comportements sociaux non économiques la démarche de l'économie cognitive. Cette dernière revendique toutefois, à la différence de Boudon, le recours à l'expérimentation « en laboratoire », notamment grâce à la théorie des jeux. Cf. Walliser (2008).

S'il est étonnant que la sociologie, *a fortiori* celle qui se prétend « cognitive », n'ait jamais dialogué avec la psychologie culturelle, il est encore plus étonnant qu'elle ait si longtemps cohabité, dans l'indifférence mutuelle, avec *la psychologie sociale*. Une telle indifférence s'explique partiellement par la victoire institutionnelle et méthodologique qui a permis à la sociologie durkheimienne de discréditer la psychologie sociale que proposait son contemporain malchanceux, Gabriel Tarde, ramenée à une (mauvaise) psychologie. D'après Durkheim, en effet, le lien d'imitation qui constitue, pour Tarde, la clé de voûte de la socialité ne rend pas compte de l'essence du « rapport social », qui doit se concevoir en rupture, voire en extériorité, par rapport aux individualités qu'il relie (Durkheim [1894] 1988 ; Karsenti 2002). Pourtant, si la conception sociologique de Tarde repose bien sur un principe d'ordre psychologique, c'est d'une psychologie non individualiste dont il s'agit : ce n'est pas l'individu qui constitue l'entité primordiale du processus relationnel qui instaure la société, mais les représentations, les désirs et les croyances qui meublent son esprit et qui se propagent selon des lois d'imitation et de transmission qui lui échappent totalement.

Une telle *inter-psychologie*, qui permet de faire entrer la sociologie au cœur de la psychologie par le biais de la similarité des représentations, est au principe de la psychologie sociale, qui semble ainsi particulièrement « prédisposée » à intégrer les apports des sciences cognitives et des sciences sociales. En admettant que son objet soit constitué par la manière dont la présence (réelle ou imaginaire) d'autrui influence les pensées, les sentiments et le comportement des individus (Mitchell 2009), la psychologie sociale occupe *a priori* une position épistémologique clé. De nombreux travaux en psychologie sociale ont ainsi mis en évidence l'impact des formes d'interactions ou d'appartenances sociales sur les mécanismes cognitifs (Sherif *et alii* 1988 ; Tajfel 1982), ainsi que l'importance des facteurs sociaux dans le développement cognitif, y compris dans l'acquisition des savoirs culturels dont les sociologues Basil Bernstein et Pierre Bourdieu avaient d'ores et déjà esquissé l'analyse (Doise et Mugny 1997 ; Perret-Clermont 1979). D'autres travaux, tout aussi nombreux, montrent de quelle manière les catégories stéréotypiques, les attentes affectives

et culturelles orientent la perception des individus et des groupes (Hamilton et Sherman 1996 ; Macrae et Bodenhausen 2001).

Toutefois, la rencontre entre les différentes conceptions des sciences de l'esprit dont le champ de la psychologie sociale aurait pu être le lieu privilégié est compromise par la reconduction, cette fois-ci « interne » à la discipline, du désaccord quant aux « priorités causales » à accorder aux processus socioculturels et aux processus cognitifs. Ainsi, le paradigme des « représentations sociales », définies comme des « formes de connaissance, socialement élaborées et partagées, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (Jodelet 1989 : 36), insiste sur la manière dont le comportement de l'individu est influencé par les représentations propres à son groupe d'appartenance (Moscovici 1976 ; 2000). À l'inverse, les théories qui insistent sur le rôle des biais cognitifs ou des heuristiques dans leurs explications tendent plutôt à attribuer un rôle crucial aux mécanismes cognitifs (Krieger 1995 ; Nisbett et Ross 1980 ; Taylor et Brown 1988 ; Tversky et Kahneman 1986).

Récemment, cependant, certains psychologues sociaux ont remis en question cette ligne de démarcation en participant activement à la naissance et au développement fulgurant des *neurosciences sociales*, qui se proposent non seulement de mettre en évidence la manière dont le biologique contraint le social mais également la manière dont le social influence les processus biologiques en modifiant les activités neuro-endocriniennes, l'expression de certains gènes, etc. (Amodio *et alii* 2007 ; Cacioppo 2002 ; Mitchell *et alii* 2006 ; Phelps *et alii* 2000 ; Todorov *et alii* 2005). De manière tout à fait étonnante, les neuroscientifiques qui mettent en évidence les incidences du social sur le biologique tendent ainsi à accorder aux phénomènes sociaux davantage de « résistance ontologique » et de pouvoir causal que bien des sociologues...

Le social dans les sciences cognitives

Après avoir esquissé une cartographie des différentes conceptualisations de l'esprit dans les sciences sociales, il nous faut également esquisser la manière dont le social est appréhendé dans les sciences cognitives.

A priori, même quand les sciences cognitives s'intéressent activement au social – intérêt dont témoigne, on l'a vu, l'essor actuel des « neurosciences sociales » (Gallese *et alii* 2004, Decety et Greze 2006), leur acception du terme « social » diffère à bien des égards de celle en vigueur dans les sciences sociales.

Le social tel qu'il est appréhendé par les sciences cognitives tend à se réduire à une relation interpersonnelle momentanée et clairement circonscrite (imitation, empathie, attachement, coopération, compétition, domination, etc.). Les cartographies cérébrales tentent ainsi d'isoler, de manière de plus en plus précise, les régions « responsables » de la détection des buts d'autrui et de la représentation de leurs pensées ou de leurs émotions (Adolphs 2009 ; Frith 2007 ; Saxe 2006). Pour certains neuroscientifiques, l'hypothèse dite « des neurones miroirs » a même soulevé l'espoir de découvrir le fondement cérébral de la socialité, la mise en résonance immédiate avec autrui comblant le fossé entre *alter* et *ego* (Gallese *et alii* 1996 ; Meltzoff et Decety 2003 ; Decety et Lamm 2007 ; mais voir Jacob et Jeannerod 2006). Une fois le social réduit aux diverses relations qui sont susceptibles de relier deux individus ou, plutôt, deux organismes, les sciences cognitives ont tendance à opérer une deuxième réduction, qui paraît parfaitement logique : le social est saisissable *via* les processus cognitifs et les activations cérébrales dont le cerveau individuel est le dépositaire, laissant ainsi de côté le « social » des sociologues, c'est-à-dire les normes, la culture et les institutions.

Plus récemment, toutefois, les sciences cognitives, qui s'étaient jusqu'ici focalisées sur les processus cognitifs qui sous-tendent les relations intersubjectives ainsi que sur leurs dysfonctionnements éventuels, se sont intéressées aux groupes sociaux et aux contraintes qui leur sont corrélatives, remettant ainsi en cause le paradigme strictement individualiste qui a longtemps prévalu en leur sein. Pour une partie des neuroscientifiques actuels, appréhender le cerveau comme un organe clos sur lui-même et appartenant à des individus isolés qui devraient *ensuite* s'intégrer à un groupe social ne fait plus sens. Le cerveau a été « calibré » par l'évolution de manière à pouvoir gérer les liens d'appartenance, d'échange et de coalition indispensables à sa survie (Cosmides et Tooby 2005a). C'est pourquoi les êtres sociaux souffriraient autant lorsqu'ils sont éloignés de leurs semblables : la « douleur sociale » et le

sentiment de solitude qu'ils éprouvent auraient évolué afin de les protéger des dangers de l'isolement (Cacioppo et Williams 2008).

L'organisation de ce volume

Après avoir brièvement rappelé les vues de l'esprit et du social qui prédominent dans les sciences sociales et dans les sciences cognitives, il nous faut déployer à présent les conceptions de l'esprit qui sont défendues dans cet ouvrage et que recouvre – ou pourrait recouvrir – le terme polymorphe de « sociologie cognitive ». On l'aura compris, cet ouvrage ne prétend donc pas présenter *la* sociologie cognitive, car cette dernière n'existe pas au singulier. Il existe plusieurs manières d'articuler le social et le cognitif, qui peuvent être regroupées schématiquement en trois types d'approches distinctes.

1/ Les tenants d'une *approche cognitive du social* tendent à centrer leur attention sur l'interaction entre des individus qui auraient en commun certaines propriétés psychologiques. Toutefois, au sein de cette perspective, la nature exacte des processus mentaux qui jouent un rôle crucial dans l'émergence des phénomènes sociaux, notamment culturels, est loin de susciter le consensus. Alors que, pour l'individualisme méthodologique inspiré par Max Weber, il s'agit de procédures de traitement rationnel de l'information, plus ou moins limitées et biaisées, il s'agit pour l'infra-individualisme méthodologique propre à l'épidémiologie sociale de Dan Sperber (apparentée par de multiples aspects à la sociologie de Tarde) de traitements cognitifs et affectifs qui se déroulent bien en deçà de la conscience (Sperber 1997). Mais, aussi bien pour l'approche rationaliste que pour le paradigme épidémiologique, le social est essentiellement une affaire de contenus et de processus mentaux, conscients ou inconscients. L'esprit est délimité naturellement, que ce soit par les frontières physiques du cerveau ou par le monopole, à la première personne, des sensations phénoménales et des décisions rationnelles. Appréhendé dans une telle perspective, l'esprit ne peut être social qu'a posteriori, en fonction du type de représentations dont il se remplit et de leur répartition dans une « population d'esprits ».

La question centrale que soulève ce type d'approche est donc celle de savoir jusqu'où le social peut-il être cognitif.

2/ Les *approches sociales de l'esprit* récusent, quant à elles, la possibilité même de tracer une frontière entre ce qui est « individuel » et ce qui est social, entre ce qui est cognitif et ce qui est pratique. L'esprit et la société sont reliés par des liens d'interdépendance réciproques, les pensées et actions individuelles ne prenant sens qu'une fois inscrites dans une totalité réglée qui les dépasse. L'esprit et l'institution sont ici deux niveaux d'instanciation et de description d'un *même* objet, que l'on appelle par commodité « société » (Elias 1981). Dans ce cadre, l'esprit ne renvoie pas à la « matière pensante » ou aux mécanismes cognitifs du sujet individuel ; il renvoie à l'ensemble des significations communes qui forme un principe d'ordre supérieur *à partir duquel* les actions et les pensées apparemment personnelles sont élaborées et différenciées. Si l'esprit en tant que fait matériel est bel et bien confiné dans le corps individuel, l'esprit en tant que répertoire conceptuel, système de capacités et ressources catégorielles comprend une dimension impersonnelle et publique qui dépasse largement les limites matérielles du cerveau ou de l'organisme. La question centrale que soulève ce type d'approche est donc celle de savoir *jusqu'où la cognition peut-elle être sociale*.

3/ Les *approches de la cognition sociale*, quant à elles, tentent d'intégrer les deux « pans », mentaux et sociaux, de la cognition et donc d'articuler contraintes naturelles, contraintes psychologiques et contraintes sociales. À l'encontre des présupposés internalistes qui prennent pour des propriétés de l'esprit individuel les propriétés cognitives qui sont en fait celles de systèmes socioculturels, ces approches insistent sur le fait que le traitement de l'information est en partie effectué « hors des têtes », dans l'environnement et par l'action. Bien que le terme *cognitif* soit souvent utilisé pour désigner la variation subjective et la singularité idiosyncrasique du contenu des esprits individuels (« *I-cognition* »), il peut fort bien désigner une cognition de nature collective, une « *we-cognition* » qui permet aux membres d'un groupe social de prédire le comportement de leurs semblables et de reconnaître « ce qui est à faire » étant donné les circonstances et les situations sociales auxquels ils sont

confrontés. La question centrale que soulève ce type d'approche est celle de savoir *quelles sont les compétences cognitives nécessaires à la constitution et à la maintenance de la société et de la culture.*

C'est au déploiement de ces trois types d'approches, balisées par les différents chapitres de cet ouvrage, que nous allons maintenant procéder. Bien entendu, cette tripartition est sommaire et vise à configurer les grandes lignes des diverses contributions sans prétendre rendre justice aux subtilités et aux nuances qui leur sont propres.

Les approches cognitives du social

Dans le monde francophone, l'appellation de sociologie cognitive tend à recouvrir la forme la plus récente prise par l'individualisme méthodologique d'obédience wébérienne : les comportements ne sont pas guidés par des déterminations sociales invisibles, mais par les motivations et les intérêts que l'acteur mobilise en toute connaissance de cause pour déterminer l'action qu'il va accomplir. Si l'on suit Max Weber ([1956] 1995), toutefois, la mobilisation des raisons d'agir est considérée comme un *modèle*, une version « typifiée » de l'activité qui présuppose que toute action, pour être significative, doit non seulement être dotée d'un sens subjectif, mais d'un sens subjectif suffisamment rationnel pour être compris par l'observateur. Cet idéal de rationalité n'est pas une description empirique, mais une schématisation théorique, établie par convention, qui permet de postuler que n'importe quel individu, interchangeable en tant qu'être rationnel, aurait reproduit exactement le même comportement dans les mêmes conditions. La visée *compréhensive* d'une telle schématisation est donc clairement séparée par un hiatus de la réalité dont elle tente de rendre compte.

Pour Raymond Boudon (1988, 1995), en revanche, les raisons d'agir ne sont pas seulement des idéalizations rationnelles à visée compréhensive ; elles renvoient aux principes effectifs de l'action humaine, aux *causes* réelles du comportement. Ainsi, la signification que les acteurs prêtent à la montée du taux de change engendre des modifications effectives du cours de la bourse, entrant par là de plein droit dans la structure causale des relations économiques. Une telle forme de so-

ciologie cognitive ne se contente donc pas de la typification « rationalisante » que proposait Max Weber. Comme le montre RAYMOND BOUDON dans sa contribution, c'est une valeur causale – et donc une *portée explicative* – qui est accordée aux motivations et aux raisons individuelles : les raisons des « individus idéal-typiques » qui composent un groupe donné sont bel et bien les causes de leurs actions. La théorie de la rationalité qu'il s'agit alors de défendre est « réaliste » tout en n'étant pas « matérialiste » au sens strict du terme. En effet, les raisons d'agir qui meublent les esprits individuels sont des réalités fondamentales et probablement irréductibles, mais elles ne sont pas en tant que telles des particules de matière : elles sont des « causes non matérielles » dont le sociologue ne peut se débarrasser car ce sont elles qui confèrent une intelligibilité à l'analyse sociologique aussi bien qu'à notre compréhension ordinaire du monde social.

C'est en prenant en compte les acquis de cette théorie élargie de la rationalité – élargie, en effet, à la rationalité de nature « axiologique » qui permet de reconnaître à la tradition, aux pratiques usuelles, aux valeurs transcendantales ou encore à l'intérêt à la conformité le statut de raisons d'agir – qu'une nouvelle génération de sociologues tente soit de développer une « sociologie argumentative » qui étudie le rôle des arguments dans la transformation des croyances collectives (Bouvier, 2005), soit d'articuler les variations de la vie sociale avec les invariants cognitifs de la pensée humaine, y compris dans les biais de raisonnement qui pèsent sur les logiques individuelles (Bronner, 2003).

La contribution de GÉRALD BRONNER à ce volume permet bien de préciser ce que ce type de sociologie cognitive redoute dans le « cognitivisme » : le risque serait de « renoncer à l'entité "acteur social" pour lui préférer de mystérieuses instances modulaires ». Loin de se contenter d'extraire l'individu de son milieu social, c'est le concept même d'individu, ainsi que le réseau sémantique qui lui est associé (volition, conscience, libre arbitre, etc.), que les sciences cognitives remettent en question lorsqu'elles prétendent remplacer l'ordre des raisons par celui des causes, les processus psychologiques par des mécanismes infraintentionnels, bref les phénomènes mentaux par « des niveaux inférieurs d'existence » (Bronner 2006).

Pour Bronner, une telle prétention réductionniste doit être récusée pour deux raisons principales. D'une part, les chercheurs en sciences cognitives ne parviennent guère, du moins pour l'instant, à rendre compte de la complexité de la pensée humaine; surtout, ils n'ont pas encore trouvé les lois-ponts qui permettraient de relier causalement les différents niveaux d'implémentation des états mentaux en les rapportant à une seule et unique structure matérielle sous-jacente. Tant que l'incantation réductionniste reste d'ordre purement programmatique, il serait prématuré de se priver des avantages heuristiques de la démarche compréhensive. D'autre part, et l'on touche ici à des conceptions de nature plus métaphysique que méthodologique, Bronner exprime bien le refus de considérer que la pensée serait *mécaniquement* déterminée. Certes, il existe des « réflexes mentaux naturels à l'homme », mais ces propensions ne génèrent pas automatiquement nos croyances : ces dernières sont en fait toujours le produit de *raisonnements* plus ou moins implicites, obéissant ainsi à un type de causalité différente de celui des causes efficientes, qu'elles soient naturelles ou sociales.

Cette manière d'envisager la sociologie cognitive repose donc, en dernière instance, sur une intuition forte concernant la manière dont le sujet humain conduit son action, contrôle ses décisions et « décide » de ses croyances. Le chapitre proposé par FABRICE CLÉMENT vise précisément à montrer qu'il y a, au fondement de chaque sociologie, un modèle plus ou moins implicite du fonctionnement cognitif. L'esprit, dont les théories sociologiques tentent souvent de se débarrasser, s'infiltré ainsi au cœur des fondements théoriques et des manières de concevoir les objectifs et les méthodes de la sociologie. Dans ce contexte, Clément propose de recruter les sciences cognitives et de les mettre au service de la sociologie. Le défi consiste à proposer une vision plus complexe – dite « stratifiée » – de l'esprit susceptible d'intégrer les apports propres aux différents paradigmes sociologiques. « Réflexes mentaux », dispositions héritées ou raisons d'agir sont tous des processus cognitifs épistémiquement légitimes qui s'actualisent différemment en fonction du contexte et du type d'action envisagé. En collaborant plus étroitement avec les sciences cognitives, la sociologie se voit donc offrir la chance de réconcilier des paradigmes

apparemment contradictoires et d'entrer dans une ère de connaissances nettement plus cumulative.

Une telle conception *intégrative* implique toutefois une posture ontologique qui admet l'existence de « couches » de réalité qui ne soient pas d'emblée truffées de *social*. Dans les termes du philosophe John Searle, ce type d'interfécondation entre sciences cognitives et sociologie présuppose en effet une distinction entre les « faits bruts », notamment cognitifs et biologiques, qui existent indépendamment de toute institution humaine, et les « faits institutionnels » (Searle 1995 : 28). Autrement dit, il faut admettre que les processus cognitifs ont une existence qui, au moins dans une certaine mesure, est indépendante des conditions sociales au sein desquelles ils s'activent. Or cette indépendance ontologique est remise en question par les tenants des approches sociales de l'esprit.

Les approches sociales de l'esprit

À l'opposé d'une telle conception « nominaliste » de la société comme étant la résultante plus ou moins ordonnée des représentations et des actions individuelles, les approches sociales de la cognition récusent la possibilité même de distinguer le cognitif et le social et insistent sur la dimension sociale des perceptions, des attentes, des catégorisations ou des dispositions qui configurent, de manière essentiellement pratique et infra-intentionnelle, l'esprit individuel. Le fondement de l'ordre social est bien, d'une certaine manière, cognitif, puisque c'est la connaissance de sens commun, qu'elle renvoie aux dispositions inculquées (Bourdieu, Lahire), aux attentions sélectives (Zerubavel, Friedman) et aux présomptions ordinaires d'intelligibilité, de constance et d'objectivité (Lemieux, Quéré), qui permet de le produire et de le maintenir. Mais le fondement cognitif dont il est question ici est de part en part social. Non seulement il est partagé par tous les membres d'une même communauté, mais il émerge dans les processus concrets d'interaction qui permettent aux agents ordinaires de se comporter de manière appropriée, intelligible et moralement justifiable. Loin d'être confinées dans l'esprit individuel, les ressources tout à la fois morales et

cognitives dont dépendent l'intelligibilité de l'action mutuelle et plus généralement l'accomplissement de l'ordre social ont donc une dimension impersonnelle et publique (Mead 2006).

Dans cette perspective, le lien entre sciences sociales et sciences cognitives apparaît pour le moins distendu. Si les sciences sociales et les sciences cognitives recourent souvent aux mêmes termes (*i.e.* représentation, esprit, cognition, perception, catégorie, etc.), elles leur confèrent des sens tellement différents qu'elles ne semblent tout simplement pas traiter du *même objet*. En effet, alors que les phénomènes cognitifs qu'étudient les sciences cognitives s'inscrivent dans des séquences temporelles extrêmement courtes qui prétendent saisir des mécanismes universaux, les phénomènes cognitifs qu'invoquent les sciences sociales s'inscrivent dans le long terme, varient en fonction des institutions culturelles et des organisations collectives, et fluctuent en fonction de formes de vie socialement distribuées (Lahire et Rosental 2008; Lahire 2008). Ainsi, pour Louis Quéré, la « relation de confiance », basée sur un engagement mutuel, dont parlent les sociologues n'a rien à voir avec la « confiance » que prétendent tester les neurosciences qui, en assimilant cette dernière à une simple stratégie coopérative, commettent une grave « erreur de catégorie » : loin d'être un événement mental éphémère, instantané et volontaire, qui laisse des traces matérielles, mesurables en tant que telles par des techniques d'imagerie cérébrale, la confiance est un processus au long cours, normatif et pratique, qui n'appartient pas à la catégorie des événements mais à celle des dispositions (Quéré 2001, 2007).

D'autre part, les sciences sociales et les sciences cognitives ne semblent pas traiter du *même sujet* : en isolant artificiellement leurs sujets dans des laboratoires et en les confrontant à des artefacts expérimentaux, les sciences cognitives extraient l'individu de son milieu naturel, qui est un milieu fondamentalement social, régi par des impératifs pratiques, des opportunités situationnelles et des enjeux relationnels. Enfin, loin de se réduire à une relation interpersonnelle entre des individus empiriques, comme tendent à le postuler les sciences cognitives et les neurosciences sociales (empathie, domination, coopération, etc.), le « social » renvoie aux coutumes, aux mœurs et aux « institutions du sens » qui permettent de décrire et de comprendre les comporte-

ments individuels sans passer par leur ressenti intérieur (Descombes 1996; Quéré 2008). Ainsi, comme l'illustre Alain Erhenberg (2008), si personne ne vient donner à boire à un nouveau venu dans l'Inde des années 1960, ce n'est pas parce que les Indiens manquent d'empathie ou qu'ils ont des aires cérébrales dysfonctionnelles qui les rendraient aveugles aux besoins d'autrui; c'est parce que la société indienne est une société de castes, organisée en référence à la hiérarchie du pur et de l'impur – une société dans laquelle seuls les membres de la caste idoine peuvent servir à boire à un inconnu.

Chacune à leur manière, les différentes approches sociales de la cognition tendent ainsi à insister d'une part sur les propriétés impersonnelles et publiques des catégorisations, des perceptions et des schèmes d'appréciation, d'autre part sur l'indissociabilité de la cognition et de l'action, cette dernière étant par définition située et donc soumise à des exigences normatives et pratiques que le sociologue se doit de restituer. Une telle démarche est particulièrement manifeste dans la contribution de BERNARD LAHIRE. Pour lui, en effet, une théorie sociologique de la cognition est difficilement dissociable d'une théorie de l'action et de la pratique – une action et une pratique qui ne se réduisent pas, bien entendu, au contexte immédiat du *ici et maintenant*. Au contraire, les schèmes de perception et de classification résultent de la sédimentation plus ou moins cohérente des contextes d'action, des « accoutumances » et des « habitudes discursives » passés, dont la fonction socialisatrice est fondamentale. Toutefois, si ces contextes de socialisation antérieurs sont bien à l'origine des cadres de pensée actuels des individus, ils sont trop disparates et hétérogènes pour donner lieu à un *habitus* unidimensionnel et invariable, comme tend à le suggérer Pierre Bourdieu.

Dans le monde contemporain plus que jamais, l'ajustement parfait entre les possibilités d'action objectives et les dispositions subjectives est rendu impossible par la pluralité des espaces de socialisation dans lesquels les individus sont immergés dès leur plus jeune âge et qui les conduit à se comporter de manière partiellement imprédictible. Bien que les agents soient nécessairement « pluriels », ils n'en sont donc pas moins irréductiblement singuliers. Mais les « plis » singuliers qui les caractérisent ne sont rien d'autres que l'effet de composition, au niveau individuel, de la pluralité sociale, la forme particulière que peut prendre

« localement » le social (Lahire 1999). La sociologie cognitive que Lahire défend est tout à la fois *dispositionnaliste* et *contextualiste*, car elle porte sur les pratiques qui émergent à la jonction de deux types de temporalités sociales : la temporalité des dispositions, locales ou générales, qui sont le fruit de l'incorporation au long cours des régularités, des normes sociales et des formes langagières, et la temporalité des exigences situées dont le contexte d'action *hic et nunc* est objectivement porteur.

Tout en mettant également en exergue la dimension sociale des schèmes d'appréciation et d'évaluation du monde social, certaines approches, inspirées aussi bien par la psychologie écologique que par l'interactionnisme de Erving Goffman, insistent particulièrement sur la manière dont le social, *via* l'orientation et la structuration de l'attention des membres d'un groupe social, tombe « sous le sens ». C'est par une véritable éducation de l'attention que les agents apprennent à identifier les informations socialement pertinentes, que ce soit la beauté d'un paysage, les différences des sexes plutôt que leurs ressemblances, ou encore les lions plutôt que les moineaux dans un zoo (Zerubavel 1997). Prolongeant les réflexions de Zerubavel sur la « sociogenèse » des faits cognitifs et plus précisément celle des faits perceptuels, ASIA FRIEDMAN insiste sur l'incarnation des conventions qui régissent les différentes « communautés perceptuelles ». Les contours de ces dernières peuvent être aussi bien ceux, spécifiques, de « l'expertise sensorielle » propre à certains groupes professionnels (le grain de peau pour le dermatologue, la texture du cheveu pour un coiffeur, etc.) que ceux, transversaux, d'une société qui conçoit certaines propriétés des individus (sexe, âge, couleur de la peau, etc.) comme des traits « omnipertinents ». Loin d'être l'exact reflet d'une réalité empirique, loin d'être individuelle ou universelle, la perception est le résultat d'une « socialisation perceptuelle » qui contribue activement à la construction sociale de la réalité. Toutefois, pour Friedman, la sociologie de la perception – qui englobe également l'audition, le goût, l'odorat et le toucher – n'implique pas une forme de constructivisme radical qui nierait la matérialité des choses et la réalité des corps. Au contraire, une telle sociologie met en évidence le travail de *filtrage* perceptuel et catégoriel qui permet tout à la fois de sélectionner certains traits pertinents de la réalité, notamment celle des corps,

et de rejeter l'excédent de corporéité qui « déborde » ses catégorisations. La paire conceptuelle « attention » et « disattention » met en évidence le travail typifiant et amplifiant du « filtre socio-mental » inconscient qui nous conduit à traiter certains éléments comme non pertinents ou « hors-cadre », et donc indignes de notre attention. Le but d'une sociologie cognitive consiste alors à mettre en évidence les barrières mentales (*mental fences*) qui sont au principe de notre « attention sélective » et à dévoiler le processus de sélection somme toute arbitraire qu'elles opèrent, et ce bien en deçà de notre conscience. En dévoilant un tel processus de filtrage, la sociologie de la perception se donne les moyens de lutter contre l'hégémonie de nos catégories « socio-optiques » et de réhabiliter le « résidu perceptuel » qu'elles nous ont conduits à délaissier.

Tout en analysant également les processus de catégorisation, BERNARD CONEIN les appréhende moins comme des outils d'enfermement et de restriction de la réalité des personnes que comme les ressorts d'un processus de *reconnaissance*. Pour lui, en effet, les personnes ne font pas l'objet des mêmes processus de catégorisation que les espèces naturelles. Alors que la classification des espèces naturelles (chien, chat, rose, etc.) se réduit à une connaissance objectivante, le plus souvent de type taxinomique, qui dérive automatiquement d'une information perceptuelle, les catégorisations des personnes au moyen de termes généraux tels que *femme*, *jeune*, *socialiste* ou *géographe* n'ont pas une visée épistémique mais pragmatique : elles permettent de sélectionner le « mode de description » approprié au contexte dans lequel il prend place. Ainsi, une conversation entre proches privilégie l'usage d'une désignation identifiante, particularisante des personnes alors qu'un contexte institutionnel impersonnel favorise l'usage d'une description classifiante des individus *en tant que* membres d'un collectif.

De plus, la catégorisation des personnes n'a pas nécessairement de base perceptuelle ; elle a plutôt une base interactionnelle car c'est à travers la communication verbale que se déploient ses deux fonctions fondamentales : la consolidation des relations de proximité et la construction de relations d'appartenance à distance. Enfin, pour Conein, si une personne peut bien faire l'objet d'une reconnaissance « recognitionnelle » ou « désignative », une telle reconnaissance « restreinte » est *subordonnée* à

un autre type de reconnaissance, de nature sociale sinon morale, qui implique une qualification, une appréciation et une ratification relationnelle de la personne en tant que *sujet particulier*. Un des intérêts d'une sociologie cognitive de la catégorisation sociale est précisément de montrer que la reconnaissance-identification des personnes « au singulier » prévaut aussi bien sur la (re)connaissance perceptuelle que sur le rattachement à un collectif.

Tout en insistant tout autant sur la dimension sociale de nos catégorisations, de nos attentes et de nos perceptions, LOUIS QUÉRÉ montre que leur instanciation, loin d'être invariante, dépend étroitement du contexte. Pour Quéré, en effet, la sociologie cognitive ne peut être qu'une « sociologie phénoménologique » qui se penche sur le savoir de sens commun, les attentes normatives et les modes d'engagement *situés* qui, même s'ils sont « le fait des individus », ne sont aucunement personnels ou subjectifs. Institués socialement, ils sont extérieurs aux individus et indépendants d'eux sans pour autant prendre la forme intellectuelle et explicite de règles ou de maximes. Le savoir de sens commun est incorporé dans des anticipations, des usages, et des conventions, et ne devient véritablement explicite que lorsque des *erreurs* viennent interrompre le cours normal de la vie ordinaire.

À l'encontre d'une conception intellectualiste de la cognition et donc des défaillances ou des erreurs qui lui sont corrélatives, Quéré insiste sur le fait que les erreurs propres à la cognition sociale sont d'ordre pratique et moral : elles ne relèvent pas du manquement à des règles, à des principes ou à des procédures *a priori* connues ou connaissables, mais de l'indétermination, des tâtonnements et des révisions inhérents aux situations d'action. Non seulement de telles erreurs sont inévitables, mais elles sont porteuses d'une véritable « productivité épistémique ». En déclenchant une enquête quant au mode approprié d'accomplir telle ou telle action, elles permettent de découvrir, en commun et *a posteriori*, la bonne manière d'agir. Cette dimension pratique et située de l'erreur proprement sociale plaide en faveur d'une « conception incarnée de l'esprit » : loin d'être confinée dans un esprit individuel, la cognition relève à la fois d'un savoir-faire pratique et d'un devoir-faire moral qui se manifestent

dans les actions et les engagements situés et qui sont donc, en tant que tels, publiquement observables et descriptibles.

Ce déplacement anti-mentaliste permet de transférer une partie des tâches cognitives habituellement attribuées à l'esprit individuel sur *la situation sociale*, qui délimite l'éventail des possibilités d'action qui lui sont appropriées, ainsi que les formes d'engagement auxquelles elle se prête. Une fois les opérations de traitement de l'information ainsi simplifiées grâce aux appuis situationnels (aussi bien perceptuels, matériels qu'organisationnels) qui orientent l'activité et soutiennent l'action, l'esprit se trouve singulièrement allégé. Une telle anthropologie « allégée » de l'esprit, qui consiste à déposer dans la situation plutôt que « dans la tête » les repères cognitifs et moraux de l'action, se retrouve d'une tout autre manière dans un courant sociologique important : la *sociologie pragmatique*, inaugurée par Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1991) et prolongée par toute une nouvelle génération de chercheurs (M. Breviglieri, D. de Blic, N. Dodier, P. Gonzalez, D. Linhardt, J. Stavo-Debaugé, etc.). En lieu et place d'une « anthropologie lourde » qui conçoit, comme le fait notamment Pierre Bourdieu, l'individu comme un système monolithique de dispositions, la sociologie pragmatique défend en effet une « anthropologie légère » qui confie la coordination et l'accomplissement des actions aux situations et aux règles partagées qui les définissent et les contraignent sous un « *mode grammatical* » plutôt qu'aux structures sociales ou à l'esprit discipliné des agents sociaux.

Toutefois, la situation, si elle est « lestée » par des contraintes et des orientations préétablies, n'est jamais totalement déterminée ou déterminante ; elle dessine des probabilités d'accomplissement, des possibilités d'action, des qualifications probables qui dépendent des interprétations situées, des circonstances et des ressources mobilisées par les différents acteurs en présence. L'improvisation, les révisions, la créativité propre à la *praxis* ne sont donc pas seulement possibles ; elles sont nécessaires au processus réciproque de conjecture et de validation qui permet aux individus de s'accorder sur la qualification adéquate des êtres et des objets auxquels ils sont confrontés (Livet 1994).

Prénoms

Dans la lignée de la sociologie pragmatique – qu’il propose de rebaptiser «sociologie des épreuves» afin de rappeler ses affinités avec l’anthropologie des sciences et des techniques initiée par M. Callon et B. Latour (1981) – CYRIL LEMIEUX défend également un modèle praxéologique de la connaissance ordinaire, qui se veut tout à la fois holiste, pluraliste et réaliste. Holiste, car aucun acteur ne décide, à lui seul, des propriétés du format cognitif ou du contenu des «grammaires» auxquels il recourt pour agir et pour juger en situation. Pluraliste, car il existe toujours, pour un même individu, plusieurs régimes d’engagement, plusieurs formats de cognition, plusieurs «grammaires» du jugement qu’il peut adopter consécutivement et qui peuvent entrer en contradiction. Réaliste, enfin, car la matérialité du monde peut démentir les définitions que les individus en donnent. C’est pour mettre en exergue ces différentes propriétés qui caractérisent, de manière indissociable, l’action et la cognition que Lemieux se propose d’élargir la notion *d’épreuve*. Les épreuves de réalité et les épreuves en justice forcent certaines représentations et certains êtres à justifier leur existence, à remettre en cause leurs attributs, ou encore à renoncer à certaines de leurs prérogatives.

Selon Lemieux, ces épreuves ne relèvent pas seulement des moments de doute et d’incertitude qui rompent le cours de la vie sociale et obligent à «explicitier» les règles partagées qui restent, en situation ordinaire, enfouies dans les routines. Pour lui, toute action constitue une micro-épreuve «politico-cognitive» au cours de laquelle l’acteur est conduit à *éprouver*, au double sens du terme, son stock de connaissances et, plus largement, son rapport aux institutions en le soumettant aux jugements d’autrui et aux jugements des faits. Dans une telle perspective, la cognition se définit essentiellement comme *une activité de jugement* qui permet de qualifier une situation ou de relancer l’enquête quant au bien-fondé d’un propos, l’adéquation d’une action ou la légitimité d’une représentation. En cas de désaccord, une telle activité de jugement est toujours prête à basculer dans une *activité de justification* qui consiste à «monter en généralité» une conduite particulière afin de montrer que celle-ci n’est pas arbitraire mais qu’elle est bel et bien, au contraire, grammaticalement correcte.

Les approches de la cognition sociale

On l'a vu, les approches sociales de la cognition insistent sur la dimension située et pratique de la cognition, ainsi que sur les appuis matériels qui facilitent et contraignent tout à la fois l'accomplissement d'un cours d'action. Une telle « démentalisation » et externalisation de la cognition se trouve également au centre des travaux qui insistent sur la dimension tout à la fois écologique et incarnée de la cognition, que ce soit les théories de « l'externalisme cognitif » et de « l'esprit étendu » (*extended mind*) (Clark et Chalmers 1998 ; Clark 2004), de la « cognition située » (Lave 1988), de la « cognition distribuée » (Salomon 1993 ; Heintz, ce volume) ou encore de la « cognition incarnée » (Varela *et alii* 1991 ; Lakoff et Johnson 1999). Dans ces différentes théories, ce sont tout à la fois les dimensions collectives, dynamiques, situées et incarnées de la cognition qui sont mises en évidence.

Une fois appréhendée sous ces différents aspects, la cognition ne peut plus être rendue par une « conception sandwich » qui la réduit à des opérations de représentation et de raisonnement, « coincées » entre le moment de la perception (entrées perceptives) et le moment de l'action (sorties motrices) (Steiner 2008 ; Hurley 2001). D'une part, la cognition, loin d'être une manipulation distante, « spectatoriale », de symboles, est une activité largement infra-consciente d'anticipation et de prédiction de l'action à accomplir (Gallagher 2006). Autrement dit, l'esprit est configuré par des expériences *sensorimotrices* qui résonnent avec les propriétés de l'environnement physique et social qui l'entoure et dans lequel il est constamment destiné à se mouvoir (Varela *et alii* 1991 ; Lakoff et Johnson 1999). D'autre part, la cognition ne renvoie plus à un traitement local d'information, dûment confiné dans des esprits isolés et généralement inactifs ; elle sous-tend l'engagement pratique d'un agent dans un *collectif* dont il est fondamentalement partie prenante. En effet, contrairement à la cognition artificielle, isolée par des dispositifs expérimentaux de son contexte matériel et social, la « cognition dans la nature » (*cognition in the wild*) est un processus collectif, marqué par une forte division du travail, aussi bien cognitive que sociale (Hutchins 1995). Le cognitif est ainsi distribué entre les divers agencements physiques et sociaux qui organisent l'information,

guident l'attention et orientent l'action (cockpit, guichet de poste, tableau noir, etc.) (Conein 2004)⁴.

C'est dire si l'esprit individuel n'a pas le monopole de la cognition ; les objets de l'environnement naturel et social relèvent tout autant de la cognition humaine car ils traitent, transmettent et encapsulent de l'information qu'ils imposent ou/et mettent à disposition de leurs usagers. Conformément au « principe de parité », qui est un « principe d'équivalence fonctionnelle », les croyances accumulées dans le carnet de notes d'un patient atteint de la maladie d'Alzheimer, à condition qu'elles soient aisément accessibles et automatiquement endossées par son propriétaire, ont le même statut cognitif que les souvenirs stockés dans la mémoire biologique d'un cerveau sain (Clark et Chalmers 1998 ; Clark 2004). Dans cette aventure cognitive conjointe, le rôle que l'infrastructure organisationnelle et matérielle externe joue dans la détermination du comportement est tout aussi central (sinon plus) que celui de l'infrastructure neuronale du cerveau. En effet, l'écriture, l'ordinateur ou le crayon sont plus que des outils ; ce sont des technologies cognitives qui ont configuré notre cerveau depuis notre naissance (Goody 1977 ; Palfrey et Gasser 2008). Ils font partie intégrante du cycle cognitif « monde-corps » qui augmente et rallonge l'esprit (*super-size the mind*) (Clark 2008).

Toutefois, comme le montre CHRISTOPHE HEINTZ, les « théories environnementalistes de la cognition », et en particulier la théorie de la cognition distribuée, n'impliquent pas nécessairement une vision *allégée* des processus cognitifs mentaux. Les rôles de l'environnement et de l'esprit ne sont pas inversement proportionnels ; au contraire, plus les interactions d'un organisme avec son environnement et avec ses semblables sont riches, plus l'organisme en question doit être doté en capacités cognitives.

4. Il est à relever que l'intelligence artificielle dite « distribuée » partage des intuitions similaires lorsqu'elle affirme que l'intelligence n'est pas une propriété d'entités isolées (humains, ordinateurs), mais d'entités « sociales » (Chandrasekaran 1981 ; Weiss 1999).

Pour Heintz, il ne suffit donc pas de montrer l'équivalence des *fonctions cognitives* que remplissent différentes instances, notamment les artefacts matériels et le cerveau humain. Une fois établie une telle équivalence fonctionnelle, il faut décrire plus précisément la double architecture qui sous-tend la théorie de la cognition distribuée, ainsi que leur mode de *réalisation* matériel. D'une part, en effet, il faut analyser, grâce à la psychologie et à la neurophysiologie, l'architecture cérébrale et mentale des esprits, notamment les capacités et les représentations qui leur permettent de traiter de l'information, d'anticiper le comportement d'autrui et de s'ajuster aux exigences de l'environnement physique et social. D'autre part, il faut rendre compte, grâce à la sociologie, de l'architecture sociale qui relie entre elles une multitude d'instances hétérogènes (i.e. individus, groupes ou artefacts), qui privilégie certains modes de coordination sociale et qui instaure des liens de confiance ou de délégation. Autrement dit, pour Heintz, «la colle des systèmes de cognition distribuée» est indissociablement mentale et sociale car il s'agit des *représentations*, dont l'émergence s'explique par des facteurs aussi bien sociaux et historiques que psychologiques. Ainsi comprise, la théorie de la cognition distribuée déploie le programme d'une véritable «sociologie cognitive» qui comble l'écart entre sciences cognitives, psychologie et sociologie.

Appréhendé dans une telle perspective, le programme de la «sociologie cognitive» consiste ainsi à articuler (1) la dimension *matérielle* et causale des représentations en tant qu'entités physiques, (2) la dimension *sémantique* des représentations en tant qu'entités psychologiques, et (3) la dimension *pragmatique* et organisationnelle des activités sociales. C'est également un tel programme que préconise la «sociologie de l'esprit» proposée par PATRICK PHARO. À une différence près, cependant, et qui est de taille: loin d'être strictement individuel et donc descriptible par la psychologie, comme le suggère Heintz, le contenu sémantique des représentations est *impersonnel*. En tant que tel, il doit être appréhendé par une «sociologie morale» qui restitue l'ordre logique et normatif des concepts abstraits, qu'ils soient universels (l'envie, l'admiration) ou culturels (le suffrage, la démocratie) et qui sont seuls susceptibles de rendre intelligibles les actes de la vie courante et les récits à la première personne (Pharo 1997).

Toutefois, pour Pharo, la sociologie morale ne tombe pas pour autant sous les auspices, potentiellement relativistes et irréalistes, du « constructionnisme culturel ». Au contraire, elle plaide pour un « réalisme cognitif » qui englobe aussi bien les contraintes sémantiques que les contraintes neurophysiologiques de la vie de l'esprit. D'une part, en effet, la cognition obéit aux « contraintes sémantiques » des concepts impersonnels et publics qui meublent l'esprit, tels que le courage, la haine, la vengeance, l'amour, ou la subordination, qui sont en grande partie « intraculturels ». D'autre part, la cognition obéit aux « contraintes naturelles » exercées par des mécanismes neurophysiologiques et des systèmes modulaires qui ont été acquis au cours de l'évolution. Pour Pharo, le but de la sociologie cognitive est précisément de rendre compte, de façon non réductionniste, de cette double contrainte en montrant de quelle manière les structures logiques et morales propres aux raisons d'agir s'articulent aux structures neurophysiologiques. À cet égard, l'étude des sorties des « addictions » est particulièrement révélatrice : l'expérience « brute », fondée en nature, du plaisir et de la souffrance, peut bel et bien être dépassée par une capacité d'ordre supérieur, fondamentalement réflexive, qui permet aux « addicts » de se distancer délibérément des dépendances physiologiques et sociales qui restreignent l'exercice de leur liberté.

C'est aussi l'importance des capacités supérieures, notamment réflexives, qui est au centre de la démarche proposée par celui qui a utilisé pour la première fois l'appellation de *sociologie cognitive*, AARON CICOUREL. En recourant à des disciplines aussi diverses que la primatologie, la psychologie du développement, l'histoire, l'anthropologie et la sociologie, Cicourel vise à montrer, d'une part, que les êtres humains et les primates non humains s'inscrivent dans un continuum cognitif et, d'autre part, que les humains se démarquent des autres espèces animales par une aptitude cognitive clé. Cette aptitude fondamentale, essentielle au processus d'homínisation, est la capacité de faire un usage flexible et ajusté des informations qui ont été déjà stockées dans l'organisme et surtout de les « redécrire » selon différents formats représentationnels.

Tant du point de vue phylogénétique qu'ontogénétique, cette « redescription représentationnelle », notion empruntée à la psychologue

Annette Karmiloff-Smith (1992), rend la cognition de plus en plus systématique. Elle permet également, au fil des interactions communicationnelles, de produire et de reproduire des constructions culturelles qui extraient les individus du cercle étroit de leur expérience sensorielle pour mieux les inscrire dans le cercle élargi, éminemment collectif, de l'expérience et de la pensée sociales et culturelles. L'émergence des re-descriptions représentationnelles permettrait ainsi de rendre compte (1) des types de processus cognitifs, des pratiques sociales et des représentations culturelles complexes qui sont propres aux humains, et (2) de la superposition de niveaux d'analyse différents de la réalité sociale (cognition, interactions, structures sociales), interdépendants entre eux mais non réductibles, qui constitue chacun une redescription représentationnelle possible de notre forme de vie.

La sociologie cognitive, comme le lecteur s'en est déjà rendu compte au fil de ce chapitre introductif, est loin de constituer une discipline unifiée. L'objectif de ce volume était précisément de présenter un état des lieux aussi exhaustif que possible des principales positions épistémologiques actuelles quant aux liens, nécessaires, souhaités ou, au contraire, indésirables, qui existent entre la sociologie et les sciences de la cognition. Reste à savoir si une perspective qui intègre ces différents apports dans l'ensemble des autres savoirs scientifiques peut être envisagée tout en préservant la spécificité de la sociologie et de ses objets. Ce sera le thème – risqué, on en conviendra aisément – du chapitre *Ouvertures* qui figure à la fin du parcours que nous proposent les différents contributeurs de ce volume.

Références bibliographiques

- Adolphs, R., 2009. « The social brain: neural basis of social knowledge », *Annual Review of Psychology*, 60 : 693-716.
- Amodio, D. M., Jost, J. T., Master, S. L., et Yee, C. M., 2007. « Neuro-cognitive correlates of liberalism and conservatism », *Nature Neuroscience*, 10 : 1246-1247.

- Atran, S., 1990. *Cognitive Foundations of Natural History: Towards an Anthropology of Sciences*. Cambridge [England], Cambridge University Press.
- Bergesen, A. J., 2004. «Durkheim's theory of mental categories: a review of the evidence», *Annual Review of Sociology*, 30: 395-408.
- Berlin, B. et Kay, P., 1969. *Basic Color Terms: Their Universality and Evolution*. Berkeley, University of California Press.
- Borzeix, A., Bouvier, A. et Pharo, P. (dir.), 1998. «Sociologie et connaissance», *Nouvelles approches cognitives*. Paris, CNRS Éditions.
- Boudon, R., 1979. *La Logique du social*. Paris, Hachette.
- , 1988. «Rationalité et théorie de l'action sociale», in E. Guibert-Sledziewski et J.-L. Vieillard-Baron (éds), *Penser le sujet aujourd'hui*, Paris, Méridiens Klincksieck, 139-163.
- , 1995. *Le juste et le vrai*. Paris, Fayard.
- Boudon, R., Bouvier, A. et Chazel, F. (dir.), 1997. *Cognition et sciences sociales*. Paris, PUF.
- Bourdieu, P., 1980. *Le sens pratique*. Paris, Éditions de Minuit.
- , 1992. *Réponses*. Paris, Éditions de Minuit.
- Bouvier, A., 1995. *L'argumentation philosophique. Étude de sociologie cognitive*. Paris, PUF.
- Boyer, P., 1994. *The Naturalness of Religious Ideas: A Cognitive Theory of Religion*. Berkeley, University of California Press.
- Bronner, G., 2003. *L'Empire des croyances*. Paris, PUF.
- , 2006. «L'acteur social est-il déjà soluble dans les neurosciences?», *L'Année Sociologique*, 1 (56): 331-351.
- Bruner, J., 1991. «The Narrative construction of reality», *Critical Inquiry*, 18:1-21.
- Cacioppo, J. T. et William P., 2008. *Loneliness: Human Nature and the Need for Social Connection*. New York, Norton.
- Caillé, A., Chaniel, P. et Vandenberghe, F., 2001. *Chassez le naturel... Écologisme, naturalisme et constructivisme*, *Revue du Mauss* (Paris, Éditions de La Découverte), 17: 5-21.
- Callon, M. et Latour, B., 1981. «Unscrewing the Big Leviathan: how actors macrostructure reality and how sociologists help them to do so», in K. D. Knorr-Cetina and A. V. Cicourel (eds), *Advances in Social Theory and Methodology: Toward an Integration of Micro-*

- and Macro-Sociologies*, Boston, Mass, Routledge and Kegan Paul : 277-303.
- Cerulo, K. (ed.), 2002. *Culture in Mind: Toward a Sociology of Culture and Cognition*. New York, Routledge.
- Chandrasekaran, B., 1981. «Natural and social system metaphors for distributed problem solving», *IEEE Transactions on Systems, Man, and Cybernetics*, 11(1-5).
- Cicourel, A. V., 1974. *Cognitive Sociology. Language and Meaning in Social Interaction*. New York, The Free Press.
- Clark, A., 2004. «Memento's revenge: the extended mind revisited», in R. Menary (ed.), *The extended mind*, Amsterdam, John Benjamins.
- , 2008. *Supersizing the Mind: Embodiment, Action, and Cognitive Extension*. Oxford, Oxford University Press.
- Clark, A. et Chalmers, D.J., 1998. «The extended Mind», *Analysis* 58 : 10-23.
- Cole, M. et Wertsch, J., 1996. «Beyond the individual-social antinomy in discussions of Piaget and Vygotsky», *Human Development*, 39 : 250-256.
- Conein, B., 2004. «Cognition distribuée, groupe social et technologie cognitive», *Réseaux*, 124 : 53-79.
- D'Andrade, Roy G., 1995. *The Development of Cognitive Anthropology*. Cambridge (UK), Cambridge University Press.
- De Fornel, M. et Lemieux C. (dir.), 2007. «Quel naturalisme pour les sciences sociales?», *Enquête*, 6 : 9-28.
- Decety, J. et Lamm, C., 2007. «The role of the right temporoparietal junction in social interaction: How low-level computational processes contribute to meta-cognition», *Neuroscientist*, 13 (6) : 580-593.
- Decety, J. et Grezes, J., 2006. «The power of simulation: Imagining one's own and other's behavior», *Brain Research*, 1079 (1) : 4-14.
- Descombes, V., 1996. *Les institutions du sens*. Paris, Minuit.
- Dilthey, W., 1992 [1883]. *Critique de la raison historique: introduction aux sciences de l'esprit et autres textes*. Paris, Cerf.
- Doise, W. et Mugny, G., 1997. *Psychologie sociale et développement cognitif*. Paris, Armand Colin.
- Durkheim, É., 1988 [1894]. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris, Flammarion.

- , 1996 [1924]. *Sociologie et philosophie*. Paris, PUF.
- Ehrenberg, A., 2008. «Le cerveau "social". Chimère épistémologique et vérité sociologique», *Esprit*: 79-103.
- Elias, N., 1981 [1970]. *Qu'est-ce que la sociologie?* Pandora/Des Sociétés.
- Frith, C., 2007. «The social brain?», *Philosophical Transactions B*, 362: 671-678.
- Gallese V. *et alii*, 2004. «A unifying view of the basis of social cognition», *Trends in Cognitive Sciences*, 8 (9): 396-403.
- Gallese, V., Fadiga, L., Fogassi, L. et Rizzolatti, G., 1996. «Action recognition in the premotor cortex», *Brain*, 119: 593-609.
- Gallese, V., Keysers, C. et Rizzolatti, G., 2004. «A unifying view of the basis of social cognition», *Trends in Cognitive Sciences*, 8 (9): 396-403.
- Goody, J., 1977. *The Domestication of the Savage Mind*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Hamilton, D. L. et Sherman, S. J., 1996. «Perceiving persons and groups», *Psychological Review*, 103: 336-355.
- Hurley, S., 2001. «Perception and Action: Alternative Views», *Synthese*, 129: 3-40.
- Hutchins, E., 1996. *Cognition in the Wild*. Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Jacob P. et Jeannerod M., 2005. «The motor theory of social cognition: a critique», *Trends in Cognitive Sciences*, 9: 21-25.
- Jodelet, D., 1989. *Les représentations sociales*. Paris, PUF.
- Karmiloff-Smith, A., 1992. *Beyond Modularity: A Developmental Perspective on Cognitive Science*. Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Karsenti, B., 2002. «L'imitation. Retour sur le débat entre Durkheim et Tarde», *Raisons pratiques*, 15: 183-215.
- Kaufmann, L. et Clément, F., 2003. «La sociologie est-elle un savoir infus? De la nature sociale de l'architecture cognitive», *Intellectica*, 36-37: 421-457.
- , 2007a. «Les formes élémentaires de la vie sociale», *Enquête*, 6: 241-269.
- , 2007b. «How culture comes to mind: from social affordances to cultural analogies», *Intellectica* 46-47: 221-250.
- Krieger, L. H., 1995. «The content of our categories: A cognitive bias

- approach to discrimination and equal employment opportunity», *Stanford Law Review*: 1161-1248.
- Lahire, B., 1999. «De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique», in B. Lahire (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu; dettes et critiques*, Paris, La découverte: 121-152.
- , 2008. «La nature du cognitif en questions», in B. Lahire et C. Rosental (dir.), *La Cognition au prisme des sciences sociales*. Éditions des Archives contemporaines: 55-106.
- Lahire B. et Rosental, C., 2008. *La Cognition au prisme des sciences sociales*. Paris, Éditions des Archives Contemporaines.
- Lakoff, G. et Johnson, M., 1999. *Philosophy in the Flesh: The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*. New York: Basic Books.
- Lave, J., 1988. *Cognition in practice*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Lave, J. et Wenger, E., 1991. *Situated Learning: Legitimate Peripheral Participation*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Livet, P., 1994. *La communauté virtuelle: action et communication*. Combas, Éditions de l'Éclat.
- Lizardo, O., 2004. «The cognitive origins of Bourdieu's habitus», *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 34 (4): 375-401.
- Macrae, C. N. et Bodenhausen, G. V., 2001. «Social cognition: Categorical person perception», *British Journal of Psychology*, 92: 239-255.
- Maggio, P. D., 1997. «Culture and cognition», *Annual Review of Sociology*, 23: 263-287.
- Mead, G., 2006 [1934]. *L'esprit, le soi et la société*. Paris, PUF.
- Meltzoff, A. et Decety, J., 2003. «What imitation tells us about social cognition», *Philosophical Transactions of the Royal Society*, 358: 491-500.
- Mitchell, J. P., 2009. «Social psychology as a natural kind», *Trends in Cognitive Sciences*, 13 (6): 246-251.
- Mitchell, J. P., Macrae, C. N. et Banaji, M. R., 2006. «Dissociable medial prefrontal contributions to judgments of similar and dissimilar others», *Neuron*, 50 (4): 655-663.
- Moscovici, S., 1976. *La psychanalyse, son image, son public*. Paris, PUF.
- , 2000. *Social Representations. Explorations in Social Psychology*. Cambridge, Polity Press.

- Nisbett, R., 2003. *The Geography of Thought. How Asians and Westerners Think Differently... and Why*. New York, Free Press.
- Nisbett, R. E. et Ross, L., 1980. *Human Inference: Strategies and Shortcomings of Social Judgment*. Englewood Cliffs (N.J.), Prentice Hall.
- Nisbett, R. et Masuda, T., 2003. « Culture and point of view », *Proceedings of the National Academy of Sciences (USA)*, 100: 11163-11175.
- Nisbett, R. E. et alii, 1999. « Causal attribution across cultures. variation and universality », *Psychological Bulletin*, 125 (1): 47-63.
- Palfrey, J. et Gasser, U., 2008. *Born Digital: Understanding the First Generation of Digital Natives*. New York, Basic Books.
- Pareto, V., 1968. *Traité de sociologie générale*. Genève/Paris, Droz.
- Perret-Clermont, A., 1979. *La construction de l'intelligence dans l'interaction sociale*. Berne, Peter Lang.
- Pharo, P., 1997. *Sociologie de l'esprit. Conceptualisation et vie sociale*. Paris, PUF.
- Phelps, E. A. et alii, 2000. « Performance on indirect measures of race evaluation predicts amygdala activation », *Journal of Cognitive Neuroscience*, 12 (5): 729-738.
- Quéré L., 2001. « Naturaliser le sens : une erreur de catégorie? », *Revue du Mauss*, n°17: 275-292.
- , 2007. « How could trust be restored to nature? », in F. Clément, L. Kaufmann (dir.), « Culture and Society: Some Viewpoints of Cognitive Scientists », *Intellectica*, 2-3 (46-47): 105-122.
- , 2008. « Les neurosciences fournissent-elles une explication “plus” scientifique des phénomènes socioculturels? Le cas de la confiance », in B. Lahire et C. Rosental, *La cognition au prisme des sciences sociales*. Paris, Éditions des Archives Contemporaines: 23-54.
- Ramognino, N. et Vergès, P. (dir.), 2005. *Sociologie et cognition sociale*. Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.
- Rizzolatti, G., Fogassi, L. et Gallese, V., 2001. « Neurophysiological mechanisms underlying the understanding and imitation of action », *Nature Reviews Neuroscience*, 2, 661-670.
- Rogoff, B., 2003. *The Cultural Nature of Human Development*. Oxford, Oxford University Press.
- Salomon, G. (ed.), 1993. *Distributed Cognitions: Psychological and Educational Considerations*. Cambridge, Cambridge University Press.

- Saxe, R., 2006. « Uniquely human social cognition », *Current Opinion in Neurobiology*, 16 (2) : 235-239.
- Searle, J. R., 1995. *The Construction of Social Reality*. New York, Free Press.
- Sherif, M. *et alii*, 1988. *The Robbers Cave Experiment: Intergroup Conflict and Cooperation*. Middletown (Conn.), Wesleyan University Press.
- Shweder, R. et Sullivan, M., 1993. « Cultural psychology: Who needs it? », *Annual Review of Psychology*, 44 : 497-523.
- Sperber, D., 1985. « Anthropology and psychology: towards an epidemiology of representations », *Man*, 20 (1) : 73-89.
- , 1997. « Individualisme méthodologique et cognitivisme », in R. Boudon, F. Chazel et A. Bouvier (dir.), *Cognition et sciences sociales*. Paris, PUF : 123-135.
- Steiner, P., 2008. « Sciences cognitives, tournant pragmatique et horizons pragmatistes », *Tracés*, 2 (15) : 85-105.
- Tarde, G., 1993 [1890]. *Les lois de l'imitation*. Paris, Éditions Kimé.
- Taylor, S. E., et Brown, J. D., 1988. « Illusion and well-being. A social psychological perspective on mental-health », *Psychological Bulletin*, 103 (2) : 193-210.
- Todorov, A., Mandisodza, A. N., Goren, A. et Hall, C. C., 2005. « Inferences of competence from faces predict election outcomes », *Science*, 308 (5728) : 1623-1626.
- Turner S., 2007. « Social theory as a cognitive neuroscience », *European Journal of Social Theory*, 10 : 357-374.
- Tversky, A. et Kahneman, D., 1986. « Rational choice and the framing of decisions », *Journal of Business*, 59 : 0S251-0S278.
- Uskul, A., Kitayama, S. et Nisbett, R., 2008. « Ecocultural basis of cognition: Farmers and fishermen are more holistic than herders », *Proceedings of the National Academy of Sciences (USA)*, 105 (25) : 8552-8556.
- Van Inwagen, P., 1998. « The nature of metaphysics », in S. Laurence et C. Macdonald (eds.) *Contemporary Readings in the Foundations of Metaphysics*, Oxford (Mass.), Blackwell : 11-21.
- Varela, F., Thompson, E. et Rosch, E., 1991. *The Embodied Mind*. Cambridge, MIT Press.

- Vygotsky, L. S., [1930] 1986. *Thought and Language*. Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Walliser, B. (dir.), 2008. *Économie et Cognition*. Paris, Éditions Ophrys/Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Wallace, A. F., 1961. « On being just complicated enough », *Proceedings of the National Academy of Sciences (USA)*, 47, 458-464.
- Weber, M., 1995 [1956]. *Économie et société. Les catégories de la sociologie*, Tome 1, Paris, Plon.
- Weiss, G., 1999. *Multiagent Systems: a modern approach to distributed artificial intelligence*. Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Zerubavel, E., 1979. *Patterns of Time in Hospital Life: A Sociological Perspective*. Chicago, University of Chicago Press.
- Zerubavel, E., 1997. *Social Mindscapes. An Invitation to Cognitive Sociology*. Cambridge, Harvard University Press.